

fernando
pessoa

la mort
du
prince



CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



BI

FERNANDO PESSOA

LA MORT DU PRINCE
ET AUTRES
FRAGMENTS

Textes dramatiques
de Fernando PESSOA
Adaptation et choix
de Luis Miguel CINTRA

Traduction et préface
de Patrick QUILLIER



CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

FERNANDO PESSOA

LA MORT DU PRINCE
ET AUTRES

FRAGMENTES

Table I. — Les fragments
Table II. — Les fragments
Table III. — Les fragments
Table IV. — Les fragments
Table V. — Les fragments

Table VI. — Les fragments
Table VII. — Les fragments
Table VIII. — Les fragments

© Christian Bourgois Editeur 1989
pour la traduction française

ISBN : 2-267-00821-1

LE PRIVILEGE DE L'ARTISTE
par Paulo Mendes

Ces textes de Fernando Pessoa mis en scène par Luis Miguel Cintra ont été créés le 1^{er} août 1988 à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon par Maria de Medeiros et Luis Miguel Cintra.

Il n'est pas de doute que la mise en scène de ces textes de Fernando Pessoa le succès posthume qu'il connaît aujourd'hui, et plus particulièrement en France, Olivier Assolant et moi-même, nous qui avons fait de sa fragmentation la logique même de sa production vouée ainsi au respect, au dévouement à l'écrit, au « respectueux » nous de l'œuvre et de son auteur à travers des moments obscurs et subtils constituent l'insupportable moment épigraphique de nos ouvrages, délectable ou révoltant, les plus répandus.

Mais entre les fragments est cette étrangeté : entre les fragments est l'absence de se perdre jusqu'à aller — le silence de mort de la dévotion insupportable, au-delà de la folie. « Que faire, ôse lors, de ces fragments perdus par moi les plus énigmatiques, et dans les plus introuvables, que sont les quelques textes dramatiques de style post-romantique mis au clair et publiés par Teresa Rita Lopes,

P. — Cet univers tout entier est un livre où chacun de nous n'est rien qu'une phrase. Aucun de nous, de par lui-même, ne produit mieux qu'un petit effet de sens de rien du tout, rien qu'un fragment de sens ; ce n'est qu'à partir de l'ensemble de ce qui se dit que l'on comprend ce que chaque individu veut vraiment dire.

Du reste, ne sommes-nous pas faits, tout ainsi que la phrase, de mots communs faits de syllabes simples, tirant leur substance invariable, sous des mélanges divers, de l'humanité ordinaire ? Notre amour n'est-il pas l'amour de tout le monde, et nos larmes l'essence de tout pleur ? Pourtant chacun de nous aime et pleure en lui-même, et non selon un autre : un adjectif existe en son for intérieur, qui fait de lui un être à la fois indéfini et déterminé.

Tout ce discours que je te tiens est sans nul doute un vrai délire, car j'ignore la raison qui me le fait tenir ; pourtant, dans la mesure même où je le tiens sans que j'en sache la raison, il est en même temps, sans doute aucun, vérité pure.

Les pièces du jeu d'échecs, les figures des cartes à jouer ou des arcanes divinatoires — aurions-nous plus d'être qu'elles là même où la vie n'est rien que la vie ?

Quand j'étais petit enfant, je m'embrassais moi-même dans les miroirs : c'était le signe avant-coureur que je devais n'aimer jamais. J'avais pour moi, divination en négatif, la tendresse qui devait ne m'être jamais donnée.

X. — Qu'est-ce qui me sépare de toi ? Je tends la main, je te touche, et j'ignore de quoi est fait te toucher... Je te regarde sans comprendre de quoi est fait te voir. Pour moi tu es bien plus réel que je ne le suis parce que je te vois en entier, parce que je peux voir ton dos et non le mien... Pour moi je n'existe que d'un seul côté... Ah, si au moins je pouvais comprendre ce que je suis en train de dire !

P. — Que vois-tu de moi ? Mon corps. Mon âme, elle, tu ne la vois pas.

X. — Mais je ne vois pas la mienne non plus, et mon corps, je le vois à peine. Je ne le vois pas comme un corps doit être vu pour paraître réel. Je le regarde les yeux baissés, et non le regard droit devant comme pour voir le tien. Si au moins je pouvais me sentir en train de ressentir mon corps ! Mais je ne me sens ni du dedans ni du dehors. Mon corps je ne suis, mon corps je ne vis. Corps et âme sont un je ne sais quoi qui ne m'appartient point. (*Un moment.*) Hélas ! et quand, dans les miroirs qui me reflètent, je me vois de dos, en train de marcher, ou encore de côté — je suis envahie par la terreur de mon propre mystère. Je me sens — horreur suprême ! —

coexister avec moi-même. Me voici attachée à un rêve mien qui est moi-même. Quand je me vois de dos dans les miroirs, il semble que mon être est autre, que je suis tout autre chose. Vue de dehors, je ne me reconnais plus... Quelle horreur de ne pouvoir embrasser du regard qu'un seul côté de notre corps à la fois ! Que peut-il bien se passer du côté que nous ne voyons pas dès que nous ne sommes plus en mesure de le voir ? As-tu déjà remarqué que nous ne pouvons voir plus de deux côtés du palais à la fois ? Que Dieu est bien capable de s'aller poser toujours du côté que nous ne pouvons regarder ? Si tu savais combien ma vie se passe à y penser !

P. — Oh ! tout cela ne me trouble pas autant que ma voix, quand de moi elle émane et résonne, et que je pense que je ne l'ai pas créée, que j'ignore ce qu'elle est, tout en la portant en moi comme une chose mienne. Je parle et je bute sur les mots et leur mystère : ils signifient ! N'as-tu jamais essayé de t'écouter ? De t'écouter toi-même ? Plus encore que me voir du dehors, chose que tes miroirs, malgré tout, te permettent, eh bien, moi, je voudrais m'entendre du dehors ! Je me bouche parfois les oreilles pour entendre ma voix au fond de moi, et je n'entends alors rien de plus qu'un murmure, comme si j'étais plus près de moi et commençais déjà de savoir à qui est cette voix qui est mienne. Et je sens une peur telle que je ne puis continuer...

Pourquoi tout ne serait-il pas une vérité totalement différente, sans dieux, ni hommes, ni raisons ? Pourquoi tout ne serait-il pas quelque chose que nous ne pouvons même pas